

# MOUVEMENT

## GWENAËL MORIN : LE SONGE D'UNE NUIT MÉTA

**Avec *Le Songe*, Gwenaël Morin met en abyme la comédie de Shakespeare à la façon d'un rêve dans un rêve. DIY et économe à souhait, sa mise en scène fait tanguer la barque de la représentation en liant les transports de l'amour à ceux du langage.**

Sur la scène du Pavillon Villette, l'intégralité du *Songe d'une nuit d'été* a été photocopiée. Les feuilles sont scotchées à un long portant monté sur roulettes qui servira, successivement, de mur amovible, de fond, de coulisse, et surtout de forêt, celle où se déroule la pièce de William Shakespeare. Au cœur de la nuit, des couples d'amants athéniens, ainsi qu'un peuple de fées, y croiseront une troupe de théâtre amateur en quête d'espace pour répéter. Cette forêt textuelle, Gwenaël Morin a l'habitude de la passer à la tronçonneuse, comme tout le répertoire classique. Ici encore, il s'autorise de larges coupes, jusqu'au titre de la pièce : plus de nuit, plus d'été, c'est juste *Le Songe* qu'il a choisi de garder.

C'est à un technicien qu'incombe de résumer l'intrigue en cours. Il présente au public une foison de protagonistes que seuls quatre comédiennes et comédiens interpréteront. La troupe semble d'ailleurs tester les différentes manières de déclamer un texte tout juste appris. Le ton n'est pas fixé. « *C'est bizarre* », psalmodie-t-elle en chœur. Oui, c'est bizarre, parce que plus la pièce avance, plus on croit assister à la fabrique confuse d'un spectacle, narrée dans le désordre tel un rêve que l'on tente de rapiécer au réveil.

Le geste de renversement qu'opère Gwenaël Morin ne se révèle vraiment qu'à partir de l'acte III, lorsque la troupe d'amateurs fictive se lance dans une répétition grotesque du mythe de *Pyrame et Thisbé*. Tout *Le songe* se reflète alors dans cette mise en abyme, comme si la mise en scène de la pièce que l'on regarde depuis une heure avait été confiée à ces quelques personnages fantasques. Un *Songe* dans lequel Bottom, Lecoin, Flûte, Groin, Étriqué et Meurt-de-faim joueraient *Le songe d'une nuit d'été*. Dès lors, le public, intégré dans le rêve, ne peut que suspendre son jugement. Nous nous tenons devant une fiction de pièce : la représentation d'une représentation. Public et comédiens composent tous, pour un instant, la même assemblée d'*amateurs* – étymologiquement « celles et ceux qui aiment ». Et ce vertige sur le plancher du réel, réalisé avec presque rien, est la vraie prouesse de cette énième relecture de Shakespeare.

Le spectacle ne s'encombre d'aucun artifice. Pas la peine, la langue est la meilleure machinerie. Il suffit qu'une des interprètes déclare « *Je suis bien un mur, c'est la vérité* » pour agréer ce qu'elle nous propose de croire. À cette vraie-fausse troupe qu'il nous présente, Gwenaël Morin emprunte la désinvolture et la dérision avec lesquelles elle manipule les codes du théâtre. Rien ne fait éternellement loi, rien n'est gravé. Tout est élastique, sujet à la variabilité : les rôles, les noms, les passions. Un personnage reproche à un autre : « *Vous dites tout votre rôle en mélangeant les répliques* » - serait-ce là le rêve ultime de Gwenaël Morin ? Devenir Puck, cet esprit malicieux qui sème la confusion derrière chaque représentation, à qui « *rien ne plaît plus que ces absurdes contretemps* » ?

Dans cette forêt où l'on dépense son énergie à se disputer et à se réconcilier, les signes sont interchangeable. Ce n'est pas le temps qui est « *out of joint* », c'est la nature même du sentiment amoureux. Les lumières de Philippe Gladieux ne font tomber la fameuse *nuitque* dans les dernières scènes. La vraie-fausse troupe s'allonge, puis se relève. Elle se demande alors si elle a rêvé ou bien vécu ce chaos enchanté – c'est donc ici la fin du *songe* et du spectacle. Nous voilà « *à moitié éveillés, à moitié endormis* », à mesure que nous revenons à l'esprit nos vies oubliées pendant deux heures. « *Je ferai composer une ballade sur ce songe* », promet Bottom. Est-ce celle que l'on vient d'entendre ? Deux globes lumineux flottent au-dessus de nous depuis tout à l'heure, comme une double-lune. Le réel et la fiction côte à côte, produisant, au final, le même quotient de lumière.

**Gabriel Gauthier, *Mouvement*, publié le 29/09/2023**

***Le Songe* de Gwenaël Morin, du 27 septembre au 30 octobre à La Villette, Paris**

- du 28 novembre au 6 décembre au Théâtre Public de Montreuil
- du 10 au 19 janvier 2024 au Théâtre Garonne, Toulouse
- les 31 janvier et 1er février à l'Espace Malraux, Chambéry
- du 12 au 14 mars au Théâtre-Auditorium de Poitiers
- les 19 et 20 mars à l'Empreinte, Brive

# Le Monde

A Avignon, Gwenaël Morin décape joyeusement « Le Songe » de Shakespeare

**Le metteur en scène explore toute la dimension débridée, délurée, pour ne pas dire lubrique, de la comédie sur le désir et l'amour, écrite par le maître élisabéthain en 1595.**

Faire du théâtre avec rien : beaucoup en rêvent. Gwenaël Morin, lui, le met en actes, depuis vingt ans. Ce metteur en scène de 53 ans n'a eu de cesse, au fil de son parcours, de décaper l'art théâtral de ses colifichets pour lui redonner une urgence, une intensité, une dimension dionysiaque qui s'étaient largement perdues. Il le prouve une nouvelle fois avec ce *Songe*, qui, dans la nuit d'été d'Avignon, a réjoui le public, largement composé de jeunes gens, lors de sa première représentation, samedi 8 juillet.

Le spectacle se joue dans le jardin de la Maison Jean-Vilar, haut lieu de la mémoire du Festival. Ce n'est pas le plus beau des jardins d'Avignon mais avec ses arbres, ses bosquets et ses recoins, il offre un terrain de jeu idéal à Gwenaël Morin et à ses comédiens, à ce qu'ils déploient avec ce *Songe*, et qui n'est rien de moins qu'un véritable manifeste théâtral.

Autant le dire tout de suite, la féerie qui s'attache au *Songe d'une nuit d'été*, écrite par le maître élisabéthain en 1595, n'est pas de mise ici. Les histoires entremêlées de Thésée, le duc d'Athènes, et d'Hippolyta, la reine des amazones, les chassés-croisés en mode « *suis-moi, je te fuis, fuis-moi, je te suis* » des quatre jeunes amoureux, la relation électrique entre Titania, la reine des fées, et Obéron, le roi des elfes, et enfin les scènes de théâtre dans le théâtre d'un groupe d'artisans amateurs, tout cela est donc joué avec rien, ou presque.

Pas de décor, si ce n'est deux grosses lampes en forme de lune, et quelques chaises de jardin en plastique. Peu d'accessoires, et des plus triviaux, comme ce pulvérisateur d'engrais à pompe, avec lequel Obéron va déposer sur les yeux de Titania le fameux suc d'amour, pour la plus grande joie des spectateurs. Pas de costumes : les comédiens sont en short et en débardeur, puis de plus en plus dénudés au fur et à mesure qu'avance cette folle comédie du désir, un désir qui affole toutes les boussoles de la raison ordinaire, et peut bien faire qu'une reine des fées tombe raide dingue amoureuse d'un âne.

## Shakespeare anthropologue

C'est du théâtre au corps-à-corps avec l'espace, les arbres, le ciel, la chaleur, le texte de Shakespeare et... avec les cigales d'Avignon, qui avaient décidé d'être un des acteurs majeurs du spectacle, en cette soirée de première. Les comédiens ont dû en découdre avec elles, ce qui, finalement, n'a fait qu'intensifier leur geste, ce sentiment du présent, cette relation forte avec les spectateurs qui sont la marque du travail de Gwenaël Morin.

Quand on dit que Gwenaël Morin fait du théâtre avec rien, il faut s'entendre sur ce que l'on dit. Ce qui fait tout, ici, c'est l'intelligence, une des plus percutantes dans le paysage actuel, qu'a le metteur en scène du théâtre et de ses pouvoirs, et l'acuité de sa lecture de ce « tube » qu'est *Le Songe d'une nuit d'été*. Jamais comme ici – et des *Songe*, on en a vu beaucoup – on n'avait entendu avec une telle clarté et une telle force la ligne de fond de la comédie shakespearienne : à savoir le théâtre comme métaphore de l'amour – ou l'inverse –, tous deux étant œuvre d'imagination.

Shakespeare le dit en toutes lettres : « *L'amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'imagination.* » Et c'est vrai du théâtre aussi, bien sûr, du moins le théâtre élisabéthain, dont la force repose sur le langage et le jeu, et non sur les images. C'est cela que Morin met en abîme ici de manière assez magistrale, en allant chercher, sur la question de l'amour, le Shakespeare anthropologue, qui devance la psychanalyse dans sa compréhension profonde des méandres du désir, lequel est une force de projection.

## Jouer avec les personnages

Derrière les métaphores empreintes de préciosité, derrière les motifs enjolivés, ornementés, ouvragés de la comédie, l'amour et ses aveuglements, ses inconstances, ses pulsions possessives et jalouses, ses fuites et ses coups de théâtre sont remis ici dans un concret qui passe souvent à la trappe dans les mises en scène du *Songe*. C'est d'autant plus jouissif que les comédiens s'en donnent à cœur joie, faisant passer dans leur jeu toute la dimension débridée, délurée, pour ne pas dire lubrique, de la comédie.

Ces comédiens sont au nombre de quatre, juste accompagnés par deux acteurs amateurs d'Avignon, pour jouer tous les rôles de la pièce. Ils constituent la bande d'origine, le canal historique du metteur en scène : Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon. C'est avec eux, notamment, que Gwenaël Morin a mené l'aventure du Théâtre permanent à Aubervilliers, à la fin des années 2000, l'une des plus excitantes en France depuis vingt ans, et qui reposait sur le désir ardent de « *sortir le théâtre de sa condition de produit de consommation pour élites blasées* ».

Tous quatre sont passés maître d'un jeu où il ne s'agit pas tant de jouer les personnages que de jouer avec eux, principe qu'ils appliquent ici avec une liberté étourdissante, et qui n'empêche aucunement, bien au contraire, le rire et l'émotion. Dans la forêt de tous les désirs, y compris les plus sauvages, ils s'ébattent comme des faunes dansants ou, à l'image de Virginie Colemyn, des nymphes folâtres. Cette comédienne qui a fait ses débuts, dans les années 2000, dans la troupe d'Ariane Mnouchkine, peut tout oser, même le plus improbable, avec un esprit d'enfance, une étrangeté et une profondeur qui n'ont pas d'équivalent dans le théâtre français.

Avec eux, Gwenaël Morin emboîte sans avoir l'air d'y toucher les niveaux de lecture offerts par la virtuosité du grand Will, faisant jouer lui-même à plein l'imagination des spectateurs. Il y a l'amour, celui qui vous bande les yeux, mais aussi celui qui peut toujours se faufiler au travers des murs les plus épais, pour peu que les amants sachent y trouver une minuscule fissure. Et il y a le théâtre, où le mur peut être figuré avec la simplicité d'un jeu d'enfant. Dans les deux cas, il suffit d'y croire. Le théâtre, dit Gwenaël Morin, est « *un point de fertilité entre ce qui existe et ce qui n'existe pas* ».

# Les Echos

## Avignon 2023 : « Le Songe » enchanteur de Gwenaël Morin



(© Christophe Raynaud De Lage)

Le créateur du « Théâtre permanent » qui s'associe pour quatre ans au Festival d'Avignon a posé sa première pierre : une version joyeuse et sauvage du « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare. Ses quatre acteurs « historiques » retrouvent leur fougue de vingt ans et bousculent avec bonheur les conventions du théâtre dans le jardin de Mons.

Quel bonheur de retrouver Gwenaël Morin à son meilleur pour une version joyeuse et débridée du « Songe » de Shakespeare ! Le metteur en scène qui inventa à Aubervilliers, en 2009, le « Théâtre permanent » - une façon de jouer des pièces en rafales, pratiquement sans décor - s'est trouvé un nouveau slogan pour son pas de deux de quatre ans avec le Festival d'Avignon : « Démontez les remparts pour finir le pont ». Pour l'instant ce n'est qu'une métaphore sur le pouvoir transformateur du théâtre... mais allez savoir avec ce diable d'homme, virtuose de l'imaginaire et de l'illusion. On jettera un oeil sur le Rhône afin de vérifier l'avancée des travaux en sortant du Jardin de Mons où se joue le spectacle...

Pour incarner les principaux personnages de la foisonnante comédie de Shakespeare, Gwenaël Morin a fait appel à un carré magique, les quatre comédiens avec lequel il a fondé sa compagnie : Virginie Colemyn (Titania, reine des fées, et Héléna), Julian Eggerickx (Lysandre et Puck, le lutin), Barbara Jung (Hermia et Obéron, roi des fées), et Grégoire Monsaingeon (Démétrius et Bottom, le tisserand) se dédoublent avec bonheur et retrouvent leur fougue de vingt ans. Les récits croisés des amours contrariés de quatre jeunes nobles Athéniens, du bras de fer entre la reine et le roi des fées et des répétitions de « Pyrame et Thisbé » par une troupe amateur en vue du mariage du prince d'Athènes, se conjuguent en une fête dionysiaque, merveilleuse et hilarante.

### Clarté du cristal

Deux sphères lumineuses, des projecteurs cachés dans les arbres et quelques notes jouées en live sur un piano électrique suffisent à créer une atmosphère onirique. Avec leurs toges sommaires et des colliers de feuilles pour tout appareil, nos quatre acteurs-Fregoli, épaulés par Jules Guittier et Nicolas Prosper, cavalent d'un coin à l'autre, bondissent sur les gradins, multiplient les gags, se changent et se métamorphosent à vue. Leur phrasé est net, brûlant. Leurs visages, leurs corps irradiant la joie du théâtre. Emporté par cette frénésie burlesque, le spectateur pourrait y perdre son élisabéthain, mais il n'en est rien. « Le Songe » de Gwenaël Morin a la clarté du cristal.

L'amour, sensuel, qui triomphe des mortel (le) s et des fées, fend le mur en carton de « Pyrame et Thisbé »..., les remparts d'Avignon et répand son filtre d'opale dans le jardin de Mons. La pièce de Shakespeare retrouve toute sa fraîcheur et son insolence. Le théâtre est un enfant qui vient de naître et le public, comme les acteurs, nage dans un bain de jouvence. Gwenaël Morin a trouvé son port d'attache à Avignon. A ce rythme, avec cet appétit, il ne mettra pas longtemps à finir le pont.

**Philippe Chevilly, 10 juillet 2023**



## Festival d'Avignon : «le Songe» de Gwenaël Morin, à vivre allure

**Le metteur en scène s'inspire de Shakespeare en accélérant son rythme, et parvient à nous donner l'impression que la pièce s'invente en direct.**

C'est un des lieux les plus secrets du [Festival d'Avignon](#), le jardin de Mons. On n'y descend pas, on y monte. Il faut passer la cour de l'institutionnelle Maison Jean-Vilar, entrer dans le bâtiment, passer par la cave, encore un passage voûté, prendre un escalier, et là, en haut des marches, un jardin avec au bout en face, la muraille du palais des Papes. Voilà le lieu rêvé pour *le Songe* en cette nuit d'été, une version compressée de la comédie shakespearienne par quatre comédiens-comédiennes. Quatre, pas plus, pour jouer une pièce qui compte plus de 20 personnages, c'est le dogme établi par Gwenaël Morin qui, depuis 2009, presse son théâtre dans une urgence artistique.

On a vécu le marathon de [trois tragédies de Sophocle](#) jouées dans le froid et sous la pluie à 6 heures du matin, on a vu *Bérénice* de Racine débitée à toute allure, toujours à contre-courant de la bienséante lenteur académique qui pense que, plus on va lentement, plus on comprend. Non, c'est le contraire : la vitesse, doublée d'une élocution parfaite qui n'a plus le temps d'y mettre d'intention, libère le sens. Le théâtre de Morin échappe à la raison ; c'est action, intuition.

### Des acteurs Formule 1

*Le Songe* est une fantaisie qui se joue de tous les registres. Pour aller vite, c'est tout à la fois l'histoire de quatre jeunes Athéniens qui fuient pression sociale et difficultés familiales pour vivre leur amour dans la forêt sauvage, une crise de couple entre le roi des elfes et la reine des fées, et le projet théâtral d'une bande de comédiens foireux en vue de jouer au mariage d'un prince.

Pour celles et ceux qui voudraient entrer dans le détail, pas de problème, toute la pièce est affichée, page par page, sur un panneau plastifié dans le jardin – seul élément scénographique à la dimension «plastique» pour qui se souvient que le metteur en scène a collaboré un temps avec le sculpteur Thomas Hirschhorn. Pour celles et ceux qui auraient peur de se perdre dans la forêt de l'histoire, Morin a dessiné sur un second panneau, très comité d'entreprise, l'arbre de la pièce avec des flèches.

Suivez le guide, ou plutôt les quatre guides, Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Grégoire Monsaingeon, Barbara Jung, rien que des Formule 1 ; rien à voir avec les jeunes amateurs avec qui Gwenaël Morin a pu travailler récemment. Ce sont les complices des débuts, héros récurrents de son théâtre à l'arrache. Ils n'ont rien pour eux : trop vieux – la cinquantaine – pour le rôle des jeunes amants, pas de micros, pas de costumes... c'est le principe actif. Tout est créé à vue, et le spectateur, s'il est dérouté au départ, voit vite ses attentes tomber pour assister à un effet de réel.

Mais rien à voir avec du théâtre documentaire, le réel ici c'est le théâtre, ce qui se passe là et maintenant devant nos yeux, avec ce sentiment si rare que la pièce s'invente en direct. Comme si on assistait à sa création. Ce songe est littéralement inouï – qu'on n'a jamais entendu avant, naïf, qui vient de naître – et c'est ce qui en fait sa beauté : pas de grand geste théâtral, ni d'imposants **effets de mise en scène**.

### Délire et bouffonnerie

Bien sûr, il y a une signature Morin, qui peut être contraignante dans les dispositifs radicaux qu'elle met en place. Il y a un cadre. Le metteur en scène, qui s'est formé à l'architecture, parle lui de «*structure*» dans laquelle il regarde ses acteurs jouer. Puisqu'il est question de songe, la question est : comment rêver ? On peut jouer – d'autres l'ont fait – avec des effets spéciaux, la beauté des costumes, des lumières.

Pour Morin, rêver, c'est jouer la sauvagerie shakespearienne. C'est la raison pour laquelle ils ne sont que quatre dans ce jardin – parfois aidé de deux techniciens qui passent au jeu, quand vraiment la situation devient intenable. Quand vous êtes quatre pour jouer plein de personnages dans des histoires différentes, tout va très vite : vous n'avez plus le temps de penser votre rôle, de vous regarder jouer, vous êtes dépassés.

La raison ne peut rien pour vous qui tombez dans l'action pure. La grimace, la gesticulation, tout est bon pour vous faire comprendre très vite de vos spectateurs. Alors le spectacle est génial, et ce songe délirant atteint des sommets de bouffonnerie avec des interprètes tellement forts, virtuoses, qu'ils savent très bien mal jouer.

## Festival d'Avignon : toute la puissance de Shakespeare dans "Le Songe" revu par Gwenaël Morin

Le metteur en scène, habitué des paris autour du répertoire, revisite "Le Songe d'une nuit d'été" avec quatre de ses fidèles et surdoués compagnons de scène. Et le théâtre surgit...

Les gradins sont installés dans les jardins mêmes de la maison Jean-Vilar. Lieu d'intense mémoire du festival – y sont déposées les archives de son fondateur –, où officia, des années 1970 à 1990, sa direction. C'est là, donc, au cœur de la pensée vilarienne, autour de quelques arbres et bosquets, sur un gazon asséché par l'intense chaleur, que Gwenaël Morin et sa troupe de forcenés reviennent eux aussi à *Un Songe d'une nuit d'été* comme issu des racines dionysiaques d'un théâtre archaïque. Un fantôme antique, rêvé par Shakespeare dans la forêt athénienne de la Grèce classique...

À 53 ans, [Gwenaël Morin](#) est coutumier de ces paris autour du répertoire. Depuis la folle aventure de son *Théâtre permanent*, en 2009, aux Laboratoires d'Aubervilliers, où il revendiquait généreusement, crânement, de « *sortir le théâtre de sa condition de produit de consommation pour élites blasées* » (et y parvenait joyeusement), le metteur en scène-scénographe-adaptateur poursuit furieusement son combat. Ou plutôt son plaisir. Sa jouissance. Qu'il fait partager et communiquer. À savoir : réduire à l'essentiel, disséquer, disloquer les classiques, les jouer à toute vitesse, avec une furieuse énergie, sans costumes, sans attribution de rôles par genre ou âge, histoire d'en révéler la structure, le squelette invisibles, l'esprit comme l'âme. *Andromaque* et *Bérénice*, de Racine, *Hamlet*, *Othello* et *Macbeth*, de Shakespeare, *Georges Dandin* et *Tartuffe*, de Molière, n'ont pas échappé à son scalpel infernal, à sa rage de comprendre la mécanique des chefs-d'œuvre (il a fait autrefois des études d'architecte). Tels les enfants qui démontent et remontent à plaisir leurs jouets préférés pour voir d'où vient leur magie.

### Des athlètes scéniques

Le nouveau patron du festival, [Tiago Rodrigues](#), ayant confié pour quatre ans à Gwenaël Morin la mise en scène, à chaque édition, d'une pièce en lien direct avec le répertoire de la langue étrangère invitée au festival, il a choisi cet été *Le Songe d'une nuit d'été* pour l'anglais. Première pierre d'un projet toujours ludique, ironiquement baptisé face au pont légendairement inachevé de la cité des papes : *Démonter les remparts pour finir le pont...*

Ainsi, à la vingtaine de personnages de la comédie shakespearienne de 1595, Gwenaël Morin substitue-t-il avec art quatre de ses fidèles et surdoués compagnons de scène habituels : Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon. Accompagnés de deux acteurs amateurs d'Avignon, ils livrent et délivrent la pièce des clichés, effets, tics et trucs accumulés depuis des siècles. Ils la tordent et la lavent sous nos yeux de ses préciosités langagières et inutiles accessoires, pour en faire un joyau d'art brut où se jouent avant tout le désir, et peut-être l'amour. S'il y a encore de l'amour, tant les dieux, les fées, les elfes et les lutins le manipulent ici à loisir, le branchent et débranchent à leur extravagante façon... N'aime-t-on que par fantasme, imagination ?, nous susurre bien avant Freud le maître élisabéthain (1564-1616). Plus guère d'idéalisme, de foi dans un amour éternel et fondateur ne subsiste dans le jeu de cache-cache, voire d'échangisme endiablé auquel se livrent, dans la forêt proche d'Athènes, deux couples de jeunes amants : Lysandre et Hermia d'une part, Démétrius et Héléna d'autre part. À leur décharge, le roi des fées a imaginé, pour se venger de sa femme, Titania, une potion qui rend quiconque fou amoureux de la première personne qu'il aperçoit à son éveil. Et Titania verra un âne, dont on connaît la puissance sexuelle...

Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon ne font pas dans la psychologie – la rapidité avec laquelle ils balancent leur texte d'ailleurs l'interdit –, pas plus qu'ils « n'incarnent » des personnages dont ils changent à toute allure, à peine vêtus de toges blanches cracra à la grecque, ou de plus en plus au fil de la représentation de maillots ou de slips de bain tant ils ont chaud. Car ils se débattent contre la chaleur, le chant omniprésent des grillons – miraculeusement, ils ne sont pas sonorisés comme trop d'acteurs aujourd'hui et luttent en artistes avec leurs voix, leur corps. Des athlètes scéniques. Qui ne jouent pas le texte, qui en jouent ; jouent contre parfois, à travers, malgré le texte. Et ils en révèlent curieusement ainsi toute la puissance. Les mots et les hommes s'affrontent avec liberté, audace et insolence. Et le théâtre soudain surgit dans cette collision primitive et spontanée, et les rêves, et l'imaginaire de tous les temps. Pourtant, il n'y avait pas grand-chose sur le plateau. Un clavier sur la gauche pour accompagner la course amoureuse, une grande feuille blanche où est inscrit le déroulement de l'action pour mieux s'y repérer, deux énormes ballons blancs pour éclairer, des fleurs, un vaporisateur. Des corps d'acteurs musclés par l'amour du théâtre et leur saisissante énergie. Tous encore une fois sont remarquables. Mais particulièrement, on l'avoue, Virginie Colemyn, si étrange, si ailleurs, enfantine et perfide, naïve et roublarde, avec sa voix perchée, cocasse et snob à la fois. Magnifique.

## Un Fauteuil pour L'Orchestre

**Le Songe, démonter les remparts pour finir le pont, d'après William Shakespeare, mise en scène de Gwenaël Morin au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, Avignon festival IN.**

fff article de **Sylvie Boursier**

Tomber amoureux, se travestir, s'étreindre, s'empoigner, courir, jouer, jouer encore, des jeunes gens se déguisent, des fées apparaissent.

**Le Songe** c'est l'histoire d'Helena qui aime Démétrius, qui aime Hermia et est aimée de Lysandre. Hermia, promise par son père à Démétrius s'enfuit en compagnie de son amant Lysandre, dans la forêt. Lancé à sa poursuite, Démétrius est lui-même coursé par Helena qui est raide dingue de lui.

Il y a aussi Oberon et Titania, roi et reine des fées aux scènes de ménage apocalyptiques et des acteurs miteux qui tentent de monter une "comédie tragique", la très lamentable histoire de Pyrame et Thisbé.

Gwenaël Morin lance ses 4 comédiens historiques sur le grand huit du manège shakespearien avec voracité. Et ça déménage, on ne s'embarrasse pas de l'emballage romantique des sentiments, dans les bois on pratique gaillardement l'échangisme sous l'effet de filtre magique, Titania s'accouple avec un âne, doté comme il se doit d'une belle vigueur.

Shakespeare célèbre la puissance du désir qui fait fi de la réalité et un amour du jeu subversif. Gwénael Morin jubile, va à l'essentiel. Ses comédiens enfilent les rôles à une vitesse grand V, jouent avec le texte, sans micros, contre le vent et les cigales. Ils sont chaussés de galoches ou pieds nus, avec pour costumes des bouts de toges de récup ou carrément en slip vue la chaleur. Ce qui compte ce n'est pas la virtuosité technique, au demeurant parfaite mais la présence, l'énergie, le plaisir du jeu. Tout est dans 3 fois rien, il suffit de le vouloir, par la force de l'imagination. Un tableau blanc où est inscrit le déroulement de l'action, deux énormes ballons blancs pour éclairer, des fleurs, un vaporisateur, les acteurs trimbalent les accessoires selon les besoins. Virginie Colemyn est grandiose avec sa voix perchée, malicieuse, qui flaire Démétrius et se dit qu'elle en ferait bien ses quatre heures. Elle fait semblant de bouder comme un enfant et fausse compagnie à ses partenaires. Julian Eggerickx est un Puck vibrionnant, qui zigzague plus vite que son ombre. Grégoire Monsaingeon fait merveille en Nick Bottom, cet amateur qui s'improvise chef de troupe, jamais à court d'idées, toujours enthousiaste. Et Barbara Jung est intraitable, rebelle, incorrigible. Ils ont 2 à 3 fois l'âge du rôle et c'est encore meilleur car il y a la maturité, le sens du collectif, la complicité.

Philippe Gladieux enchante de ses éclairages la tombée de la nuit au « jardin des délices » de la maison Vilar, et nous avec, assis sur des gradins au milieu des bosquets.

Gwénael Morin démonte les remparts, ouvre le jardin de la maison Vilar, explose le pont, dégomme le quatrième mur, tout peut arriver. Qu'ils jouent Titania ou Helena, Puck, Lysandre, Bottom ou Démétrius ses comédiens nous communiquent leur joie : « *J'ai une couronne sur la tête* disait Philippe Avron, *un sceptre, un habit d'or. [...] Je fais un pas. Je suis roi* ».

Il y a un lion, il y a un mur, il y a une lune, des amoureux, des fées et avec tout ça on fait du théâtre !  
Superbes tous ! chapeau et merci !

Sylvie Boursier, *Un fauteuil pour l'Orchestre*, juillet 2023